# les HUMAINS
## Mode d'emploi



JEAN-FRANÇOIS DORTIER



# Les Humains, Mode d'emploi

**RETROUVEZ NOS OUVRAGES SUR :**

**www.scienceshumaines.com**
**http ://editions.scienceshumaines.com**


38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 - Auxerre Cedex
Tel. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26
ISBN = 9782361061821



# Les Humains, Mode d'emploi

## Nouveaux regards sur la nature humaine

Jean-François Dortier





# Introduction

« C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. » Dès la première phrase du préambule des *Essais*, Montaigne s'autorise une flagrante contradiction.

Comment ? Montaigne déclare n'écrire qu'à seule fin « domestique et privée », mais il s'adresse pourtant à nous – « lecteur » anonyme – dans un livre qu'il a édité, repris, annoté, augmenté, puis réédité avec un souci manifeste de rendre son texte public et la conscience d'écrire une œuvre mémorable.

Montaigne déclare n'écrire que pour ses « amis et parents » ? Mais qui sont-ils ? Son seul grand ami, Étienne de la Boétie, était mort depuis plusieurs années quand il entreprend l'écriture des *Essais*. Son père qu'il vénérait tant est mort lui aussi. Sa femme ? Il ne l'aimait guère et lui accordait peu d'attention. Ses enfants ? Cinq de ses petites filles sont mortes en bas âge (Montaigne ne se souvenait plus trop du nombre d'enfants qu'il avait eus). Seule Léonore a survécu. Mais il n'en parle jamais.

Non, décidément, Montaigne n'est pas vraiment de bonne de foi. Il feint de n'écrire que pour ses proches. Mais, à peine publié, en 1580, il se rend à cheval auprès du roi Henri III pour lui présenter son livre. Puis, au cours de son voyage en Europe, il rencontrera le pape à Rome

et lui remettra un exemplaire des *Essais*. Sous couvert de modestie, Montaigne écrit pour la postérité.

Mais il faut lui pardonner cette coquetterie car il a construit un monument inoubliable. D'abord, en se peignant lui même, sans concession, il décrit les humains en général : « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. » Puis, au lieu d'un pesant traité et d'une théorie générale, il aborde la condition humaine à partir de questions déconcertantes – « sur la façon de se vêtir », « sur l'oisiveté », « sur la solitude » ou encore « des postes » ou « des pouces »… Sous l'apparence parfois de la futilité, c'est un moyen comme un autre d'explorer une facette de la condition humaine. Enfin, en mettant en scène ses doutes et ses incertitudes, en rassemblant au fil du temps des idées éparses, il montre la pensée en train de se construire : ce faisant, il invente un nouveau genre, l'essai.

Même si n'est pas Montaigne qui veut, j'ai tout de même retenu des *Essais* trois leçons qui me sont chères :

1. Que l'on peut aborder les grandes questions à partir des petites.
2. Que le doute et l'inachèvement ne sont pas des faiblesses de la pensée mais peuvent être des gages de lucidité.
3. Enfin, que les humains sont inconstants et ne se laissent pas enfermer aisément dans les filets d'une seule théorie.

En suivant les pas de Montaigne, il est possible, à partir de questions simples et déroutantes, de livrer quelques enseignements sur la nature humaine et le sens de la vie… Voilà ce que j'ai tenté de faire dans ce livre, à partir de questions bien peu académiques : « Quel effet cela fait d'être amoureux ? », « Pourquoi sommes-nous si menteurs ? », « Combien pèse une âme ? », « Du bon usage de la peur », « La tyrannie de la beauté », « Y a-t-il des lois du bonheur ? », « Les humains sont-ils des lâches ? », etc.

Prenons un exemple, celui des milliardaires. Pourquoi Tim Blixseth – un milliardaire américain qui possède deux yachts, plusieurs propriétés, des voitures de luxe et quelques milliards de dollars sur ses comptes bancaires –, continue-t-il à travailler quinze heures par jour ? Pourquoi Bill Gates, qui s'est retiré de la direction de Microsoft en 2008, a-t-il décidé de léguer toute son immense fortune à une fondation plutôt que la transmettre à ses enfants ?

Pour comprendre les humains, il est intéressant de les observer en situation extrême. Et la grande richesse en est une. La vie des milliardaires nous prouve que la fortune, l'opulence et les flots d'argent ne sauraient remplir une vie. D'autres motifs plus profonds hantent la vie des hommes. Le besoin de reconnaissance, par exemple. Ce besoin fondamental d'être connu, reconnu, de tenir une place, si possible enviable, dans la société, d'être aimé et admiré.

Le cas des milliardaires nous conduit donc à la question centrale de la reconnaissance, qui a fait une entrée en force dans les sciences humaines et les débats publics ces dernières années. Depuis longtemps elle était un motif caché, tapi dans l'ombre de nos motivations, auquel on n'avait pas donné l'importance qu'il mérite. C'est désormais chose faite. La question de la reconnaissance nous conduira à d'autres sujets voisins comme la beauté, l'imitation ou encore les lois du bonheur. De fil en aiguille, d'autres thèmes sont abordés : l'individu aux prises avec ses émotions, la guerre intérieure que l'on mène tous pour tenter d'accorder nos vies et nos rêves, l'étonnante résistance de la croyance en l'âme, ou encore le rôle des rêves et de l'imagination dans la conduite de nos vies.

Au fil de cette promenade conceptuelle un peu décousue, où il sera question de bourreaux ordinaires et d'enfants sauvages, de souris terrorisées et de naufragés en mer, de Freud et de psychologie évolutionniste, du pape et des Pygmées, de Chateaubriand et des *traders*, les humains apparaissent sous un nouveau visage.

Chacun sait que, depuis les années 1990, l'histoire a brusquement changé de cours. En 1989, le mur de Berlin tombait, le communisme s'effondrait en Europe de l'Est, puis il y eut l'invention d'Internet, le 11 septembre 2001, les crises boursières, la montée en puissance de la Chine, les tsunamis et la conscience des périls écologiques… Tout cela nous a précipité dans un nouveau monde. Chacun a la certitude d'être entré dans une nouvelle époque, mais personne ne sait vraiment où va le monde.

La pensée est un peu dans le même état. Depuis vingt ans, des recherches inédites en sciences humaines – sur l'amour, les instincts sociaux, l'organisation du cerveau, le rôle de la conscience, les relations entre émotions et raison – sont venues bouleverser notre représentation des humains. Quelques grands paradigmes qui avaient structuré notre

pensée ont vacillé. On a découvert que les animaux ont des cultures et les humains, une nature. La psychologie réhabilite la conscience : longtemps refoulée par la psychanalyse, le behaviorisme et le cognitivisme, on reconnaît désormais son rôle central dans le pilotage de nos vies (« Du bon usage de la peur »). Le modèle de l'*Homo œconomicus* qui a structuré la pensée économique, vacille face aux découvertes de l'économie comportementale (« Compte et mécomptes de la vie quotidienne »). Les neurosciences découvrent les ressorts et les limites de la plasticité : ce faisant elles ouvrent de nouvelles pistes pour repenser les liens entre biologie et culture (« Le cerveau est-il une machine ? »). Les sociologues façonnent un nouveau visage de l'individu, ni totalement ballotté par les forces sociales ni totalement maître de lui-même, aux prises avec les épreuves de la vie qu'il tente de maîtriser au mieux (« La guerre contre soi »).

Il serait prématuré, et trop présomptueux sans doute, de vouloir coudre ensemble les théories nouvelles pour tenter de recomposer une vue unifiée de l'être humain. Des modes de pensée ont disparu, d'autres ne se sont pas encore imposés. Et c'est peut-être bien ainsi.

C'est là que Montaigne peut encore nous être utile. L'une des grandes leçons des *Essais* est qu'il faut, dans les périodes troubles, apprendre à penser autrement. Plutôt que de vouloir imposer une théorie générale et faire entrer de force l'humain dans un modèle unifié, il est bon de le laisser vivre et s'exprimer, dans cette phase désordonnée mais créative.

Montaigne admettait que ses écrits formaient une « marquetterie mal jointe ». Écrite au fil des idées, il reconnaissait que sa pensée était hésitante, pleine de contradictions et d'incertitudes. Inachevée parce qu'inachevable : à l'image des humains eux-mêmes.

Nous vivons une époque troublée. Très bien. Profitons en pour réapprendre à penser.

# La leçon des enfants sauvages

En 2007, *Survivre avec les loups* a mis en émoi toute l'Europe. Ce film raconte l'histoire bouleversante de Misha Defonseca, une petite fille de quatre ans qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, échappa à la Gestapo et réussit à fuir à travers bois alors que ses parents étaient emmenés dans un camp de concentration où ils moururent tous les deux. En route, la petite Misha rencontra une meute de loups. Au lieu de se faire attaquer, la petite fille parvint à se lier d'amitié avec eux. Commença alors une longue traversée de 3 000 kilomètres à travers les forêts d'une partie de l'Europe. Ce film est tiré d'un ouvrage dans lequel Misha Defonseca livrait, cinquante ans après, son extraordinaire histoire.

Quelques mois après la sortie du film, en 2008, une enquête menée par un journaliste révèle la supercherie : Misha Defonseca s'appelle en réalité Monique De Wael[1]. Elle n'est pas juive, ses parents n'ont pas été déportés. En fait, cette femme alors âgée de soixante-douze ans est une mythomane qui a inventé de toutes pièces son histoire, embellie ensuite par son éditeur[2].

---

1- Misha Defonseca, « L'histoire de "sa vie" est fausse » ; vendredi 29 février 2008, http://www.radinrue.com/spip.php?article3886

2- Voir chapitre « Pourquoi nous sommes si menteurs ».

Le cas Misha Defonseca a ravivé l'intérêt pour le thème des « enfants sauvages », ces enfants abandonnés ayant vécu seuls au contact d'animaux. Régulièrement, ils font la Une de l'actualité. En 2001, à Talcahunao, au Chili, un enfant de dix ans est retrouvé vivant parmi les chiens. En 1991, en Ouganda, on parle d'un enfant de six ans, John Ssebunya, qui aurait vécu parmi une bande de chimpanzés. Tout au long des deux siècles passés, la presse s'est régulièrement fait l'écho de la découverte d'enfants sauvages : enfants-singes, enfants-chiens, enfants-gazelles, enfants-ours, repérés tantôt en Inde, tantôt en Afrique, tantôt en Russie[3]. Ce sont d'ailleurs de tels cas d'enfants élevés parmi les animaux qui ont inspiré le personnage de Mowgli, le « petit d'homme » du *Livre de la Jungle,* créé par Rudyard Kipling, ou celui de Tarzan, inventé par Edgar Rice Burrough en 1912.

Toute une mythologie s'est construite autour des enfants sauvages et l'on a du mal à savoir ce qui relève de la légende et des faits réels. Quel crédit faut-il accorder à ces histoires ? Et s'ils existent, que nous apprennent ces enfants sur la nature humaine ? Pour le savoir, ouvrons donc le dossier.

## Victor de l'Aveyron, l'enfant sauvage

Le plus célèbre des « enfants sauvages » est sans conteste Victor de l'Aveyron. Voici son histoire.

Le 8 janvier 1800, on apprend qu'un enfant nu, d'une douzaine d'années et vivant seul dans la nature, a été capturé en Aveyron. Le jeune garçon a été retrouvé près d'une ferme à Saint-Sernin sur Rance. L'enfant n'est pas tout à fait inconnu car il avait été repéré plusieurs fois dans les environs. Il avait même été attrapé à deux reprises durant les trois années précédentes, mais il s'était enfui à chaque fois. Sale, hirsute, farouche, l'enfant a tout du sauvage. Il est muet et ne s'exprime que par des cris et des grognements.

3- Voir une liste non exhaustive en annexe du livre de L. Strivay, *Enfants Sauvages*, éd. Gallimard, 2006, ainsi que sur le site *Feralchildren.com*

Son regard est fuyant. Il est en proie à des colères subites. De nombreuses grimaces déforment son visage.

La presse en parle et suscite l'intérêt du public. La nouvelle attire particulièrement une société de savants qui vient de se constituer à Paris : la Société des observateurs de l'homme. Elle est composée de savants illustres comme les naturalistes Jussieu ou Cuvier, le médecin Cabanis ou encore l'aliéniste Philippe Pinel. Leur projet est de constituer une science nouvelle. Cette « science de l'homme » devra se consacrer à l'étude des êtres humains « sous ses différents rapports physiques, intellectuels et moraux ». Les sciences humaines sont en train de naître. L'étude des primitifs et des peuples de l'Antiquité la plus ancienne va permettre, pense-t-on alors, d'observer l'humanité à l'état naissant.

Pour les membres de la Société, l'enfant de l'Aveyron est une occasion unique d'observer un être humain à « l'état de nature », et de départager ainsi ce qui relève de l'inné ou de l'éducation dans les conduites humaines. De plus, si l'on parvient à éduquer le jeune garçon, on pourrait aussi voir apparaître progressivement les effets de l'éducation sur l'état de nature.

La découverte de l'« enfant sauvage » est donc une aubaine. La Société demande que l'enfant lui soit confié. Dans les semaines qui suivent, le garçon est transféré à Paris sur ordre de Lucien Bonaparte. Il est d'abord examiné par Philippe Pinel, membre de la Société des observateurs et médecin-chef à La Salpêtrière. À l'époque, c'est déjà un personnage important, qui vient de publier son *Traité sur les maladies mentales.* Après examen, il livre son diagnostic. Pour lui, le jeune garçon présente des signes « d'idiotisme et de démence ». Il en conclut que ce n'est pas un individu sauvage, dépourvu d'éducation. Il s'agit selon lui d'un enfant arriéré, sans doute abandonné quelques années plus tôt par ses parents. Il y a donc peu de chance qu'il puisse être éduqué.

Mais tout le monde ne partage pas cet avis. Parmi les membres de la Société des observateurs, un jeune homme de vingt-cinq ans, Jean-Marc Itard, nouveau médecin-chef de l'Institution des

sourds-muets de la rue Saint-Jacques, pense que Pinel se trompe. « L'idiotisme apparent » de l'enfant s'expliquerait plutôt, selon lui, par l'absence d'éducation. Un enseignement approprié pourrait l'aider à apprendre à acquérir la sensibilité, le langage et l'intelligence dont il semble dépourvu. Bref, une « éducation morale » pourrait remédier à son état. Itard demande donc que l'enfant lui soit confié. Il est transféré à l'Institut des jeunes sourds où, assisté par Mme Guérin, le médecin débute son éducation. Rebaptisé Victor, le garçon va faire l'objet d'une expérience inédite.

Itard est un adepte des théories de Condillac sur l'origine des idées[4]. L'esprit naît à partir des sens : le toucher, l'ouïe, l'odorat, et les sensations en général. Itard pense donc qu'il faut commencer par éduquer les sens. Viendront ensuite le développement du langage et une pensée de plus en plus raffinée. Le médecin a constaté que les capacités sensorielles de Victor sont peu développées. Il peut prendre en main un objet brûlant sans paraître souffrir ou rester sous la pluie froide sans réagir. Si on parle, on crie ou même si on tire un coup de feu derrière lui, il ne se retourne pas. Il se nourrit de glands et de châtaignes crues et reste indifférent aux viandes ou pâtisseries qu'on lui offre.

Itard constate que les douches et bains chauds éveillent sa sensibilité. Lentement Victor apprend à distinguer le froid du chaud ; il est plus sensible au confort. Son « éducation morale » progresse également. Au bout de quelques mois, il s'habille tout seul. Il a appris à dormir dans un lit. Itard rédige en 1801 un premier rapport où il note les progrès de son élève. Mais il doit reconnaître aussi que Victor ne parvient pas encore à parler et articule seulement quelques voyelles. La parution du mémoire *De l'éducation d'un homme sauvage ou des premiers développements*

4- Précisément, il s'agissait de tester la théorie empiriste de Condillac. Selon cette théorie, l'esprit humain dérive des sens et des perceptions élémentaires. L'apparition des idées (imagination, idées générale, intelligence) se construit entièrement à partir de sensations élémentaires (odeurs, perceptions visuelles et tactiles), qui par construction progressive aboutissent à des idées abstraites. Pour cela Condillac imagine dans son *Traité des sensations* le mythe de la statue. Une statue qui est d'abord dotée de l'odorat et commence à sentir une rose, puis progressivement découvre les autres sens, la mémoire, l'imagination et la pensée abstraite.

*physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron* est un événement[5]. Itard et son protégé Victor deviennent aussitôt célèbres dans la France entière et même en Europe. L'ouvrage est traduit en anglais et le Tsar de Russie demande à en lire un exemplaire.

Mais les années qui suivent ne confirment pas les attentes. Dans un second rapport publié en 1806, Itard dresse un bilan beaucoup plus mitigé. Victor a désormais dix-huit ans. Certes, des progrès sont constatés. Victor s'est attaché à sa gouvernante et est sensible à ses encouragements ou punitions. Il rit quand on le félicite et pleure si on le punit sévèrement. Mais ses activités se cantonnent à quelques tâches élémentaires : couper du bois ou mettre le couvert. Intellectuellement, il reste très frustre et ne parle pas. Il passe des heures seul, à se balancer d'avant en arrière où à se masturber frénétiquement… Itard avoue les maigres résultats de son éducation et ne cache pas son découragement.

Peu à peu, pris par ses nombreuses autres occupations, Itard va délaisser son élève. Désormais c'est Mme Guérin qui s'occupera de Victor grâce à une pension allouée par le ministère de l'Intérieur. Il restera encore de nombreuses années auprès d'elle, jusqu'en 1828, date où Victor décède à l'âge de quarante ans, dans l'indifférence générale.

### *Victor était-il autiste ?*

Le cas Victor pose trois questions. Victor était-il vraiment un enfant-sauvage ? Pourquoi Itard n'a pas réussi son « éducation morale » ? Et enfin qu'est-ce que son histoire nous apprend sur la nature humaine.

À la première question – d'où vient cet enfant ? – tout porte à croire aujourd'hui que c'est P. Pinel qui avait raison. L'expression « enfant-sauvage » laisse entendre l'existence d'un enfant abandonné très tôt et vivant depuis longtemps seul dans les bois.

5- Réédité par Thierry Gineste dans *Victor de l'Aveyron. Dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, Hachette Pluriel, 1993.

En réalité, selon l'historien de la psychiatrie Thierry Gineste qui a repris le dossier dans le détail et fouillé dans les archives, il apparaît que Victor est né d'un mariage légitime et a été abandonné en 1794 ou 1795, vers l'âge de six ans, soit deux ans avant sa première capture. L'enfant a vraisemblablement été abandonné parce qu'il ne parlait pas et était inapte à la vie sociale[6]. Pinel a diagnostiqué rapidement que Victor était un « idiot congénital », parce qu'il avait des cas semblables à l'hôpital La Salpêtrière. Le terme d'« idiot » correspond à ce que l'on appellerait aujourd'hui un autiste. Victor en avait tous les signes : l'impossibilité d'établir avec lui une communication normale, le retard intellectuel, les violentes crises de colère, les gestes stéréotypés et ses balancements du corps, d'avant en arrière, des heures durant, les yeux dans le vide…

Pourquoi Itard n'a-t-il pas réussi son « éducation » ? Cette éducation dont rêvait le jeune médecin se fondait sur un espoir : conduire les humains que l'on dit arriérés sur la voie de la guérison grâce à un « traitement moral » (on dirait aujourd'hui une psychothérapie bien conduite). Pour Itard, ce traitement passait par l'éducation des sens (toucher, goût), qui devait mener progressivement vers des perceptions plus fines, puis des idées simples aux idées complexes. Que Victor ait été ou non un autiste, Itard a échoué dans son entreprise.

Pinel était le père de la psychiatrie naissante. Croyait-il possible d'éduquer ces arriérés ? On a longtemps admis qu'il était sans illusion sur la possibilité de guérir les « idiots congénitaux » alors qu'Itard fondait son espoir sur une vision plus optimiste de la nature humaine. Le psychiatre T. Gineste a fait un sort à cette opposition. Pinel, bien que sceptique, a suivi de près les tentatives d'Itard et les a encouragées lorsque celui-ci annonçait des succès dans son premier *Mémoire*.

Reste donc à savoir à quoi attribuer cet échec : la méthode d'éducation était-elle mauvaise ou l'enfant était-il incurable ? À l'époque la question était encore ouverte car on ne disposait

6- T. Gineste, *Victor de l'Aveyron, op.cit.*

pas d'autres cas d'enfants sauvages sur lesquels on aurait pu expérimenter des méthodes différentes. Deux siècles plus tard, on en a appris beaucoup plus sur les enfants sauvages et les effets de l'éducation, comme le montrent les exemples qui vont suivre.

## KAMALA ET AMALA, LES DEUX ENFANTS-LOUPS

L'histoire de Kamala et Amala est la plus connue des histoires « d'enfants-loups ». Le cas remonte à 1920, en Inde, dans l'État du Bengale occidental. Des événements extraordinaires ont été rapportés par le révérend Joseph Amrito Lal Singh, missionnaire, directeur d'un orphelinat, et principal protagoniste de l'affaire. Au début du mois d'octobre 1920, on signale à J.A.L. Singh la présence de deux « monstres », mi-loups mi-humains, aperçus aux abords d'un village voisin. Il se rend alors sur place. Avec quelques hommes, il décide de monter le guet à l'endroit où ont apparu les créatures. Au soir du 9 octobre, les observateurs voient tout à coup sortir d'une tanière un couple de loups, suivi de deux jeunes louveteaux. Puis, viennent deux petites « créatures hideuses ». Leurs pieds, leurs mains, leurs visages sont humains, mais elles marchent à quatre pattes, et semblent faire partie de la meute.

Les jours suivants, les hommes reviennent, tuent les loups adultes et capturent les deux animaux qui se terrent au fond de la tanière avec d'autres louveteaux. On découvre alors qu'il s'agit de deux petites filles. L'une, Kamala, a environ sept-huit ans ; l'autre, Amala, est beaucoup plus jeune, moins de deux ans apparemment. Elles sont ramenées à l'orphelinat où J.A.L. Singh les prend en charge. Il décide de n'informer ni les autorités ni la presse « pour éviter toute publicité ». L'histoire de ces pauvres enfants pourrait nuire à leur avenir, note J.A.L. Singh, et les observateurs risqueraient de déranger son programme de rééducation. Mais il faut tout de même laisser un témoignage irréfutable ; pour cela, J.A.L. Singh va tenir un journal et prendre des photos de ses protégées.

Au début, Kamala et Amala se comportent comme des animaux sauvages. Elles ne se nourrissent que de viande crue ; elles griffent et mordent ceux qui tentent de les approcher ; elles ne supportent pas les vêtements. Le journal de J.A.L. Singh abonde en détails sur leur aspect physique, leur façon de se nourrir, leur comportement quotidien.

L'équipe de l'orphelinat entreprend de les ramener à la civilisation humaine. Malheureusement la petite Amala décède un an plus tard, en 1921, d'une maladie infectieuse. L'aînée, Kamala, restera encore huit ans dans l'orphelinat. Au départ, elle est totalement insensible à la présence d'autrui ; mais au fil du temps, elle semble « progresser vers des rudiments de vie humaine ». Peu à peu, les carnets de J.A.L. Singh notent scrupuleusement ses progrès. Elle cesse progressivement de marcher à quatre pattes et, au bout de quelques mois, commence à se redresser, puis se tient debout en s'appuyant sur un banc. Un peu plus tard elle fait ses premiers pas. Elle délaisse peu à peu la viande crue et le lait pour accepter une autre nourriture. Plus tard, elle apprendra à tenir un verre dans ses mains pour boire. Des progrès en matière de communication se font également. La première année, elle et sa sœur restent indifférentes aux autres enfants. Quand la petite Amala décède, Kamala manifeste de la tristesse pendant plusieurs jours et semble la rechercher. L'année suivante, la communication de la petite fille continue de progresser. Au bout de trois ans, elle balance la tête pour dire « oui » et « non ». À la fin, elle articulera une cinquantaine de mots. « En 1928, note J.A.L. Singh, Kamala était devenue une autre personne. »

En 1927, l'existence de Kamala était connue dans toute la région et la presse s'était emparée de l'affaire. On venait de toutes parts pour voir le phénomène. La nouvelle vint alors à la connaissance des savants occidentaux qui se mirent à s'intéresser à son cas. Arnold Gesell, qui est alors la sommité mondiale de la psychologie de l'enfant, écrit à J.A.L. Singh pour avoir des informations plus précises. Il est heureux d'apprendre que le

révérend tient un journal où il déclare avoir consigné toutes ses observations à propos des deux fillettes. On décide alors d'envoyer une mission pour observer de plus près. Malheureusement, la petite Kamala décède quelques mois plus tard, étrangement de la même maladie qui avait tué Amala, sa petite sœur.

En 1933, Robert Zingg, anthropologue à l'université de Denver, entreprend de publier le journal de J.A.L Singh, accompagné de photos des deux fillettes et du récit d'autres cas. Pour le professeur américain, il ne fait aucun doute que le journal est authentique. À l'appui, dans son introduction, il dit avoir mené des investigations sur l'intégrité du révérend Singh. L'ouvrage sera un grand succès de librairie, constamment republié et traduit dans de nombreux pays. L'histoire de K. et A. fait ainsi le tour du monde et deviendra un des classiques de l'histoire des enfants sauvages.

### * *Un document troublant*

Le journal de J.A.L. Singh est un document troublant[7]. On y relève en effet des détails plus que douteux : les oreilles des petites filles sont plus grandes que la normale et elles semblent bouger pour entendre les bruits, leurs yeux « brillent dans la nuit », leur odorat serait surdéveloppé : Kamala a flairé et retrouvé une carcasse de poulet mort à 500 mètres de l'orphelinat ! Mais personne ne semble vraiment troublé par ces invraisemblances. Lucien Malson, auteur d'un livre classique, *Les Enfants sauvages*, évoque la couleur de l'intérieur de la bouche, qui serait vermillon, comme un fait authentique. Et surtout personne ne semble avoir relevé un fait surprenant : comment se fait-il que les enfants présentés comme deux sœurs aient une telle différence d'âge ? Première hypothèse : elles ont été recueillies par les loups en même temps, ce qui signifie que l'aînée, Kamala, avait déjà au moins six ans ! Or, à cet âge, un enfant humain sait marcher, parler et il est éduqué. Comment comprendre sa régression ?

7- Il a été publié en français par les éditions Complexe en 1980 : J.A.L. Singh et R.M. Zingg, *L'homme en friche, de l'enfant-loup à Kaspar Hauser*.

À moins que les deux fillettes aient été toutes deux recueillies séparément à cinq ou six ans de différence par la même meute de loups ? Ce qui est hautement improbable. Ces invraisemblances ne semblent pas avoir troublé non plus le psychologue Arnold Gesell. Lui aussi est convaincu de la véracité des faits : « il ne peut y avoir le moindre doute que Kamala et Amala ont été adoptées par une louve nourricière », écrit-il en préface de l'ouvrage.

Seuls quelques sceptiques ont émis de sérieux doutes sur l'authenticité du témoignage de J.A.L. Singh. En 1959, une contre-enquête parue dans une obscure collection, les *Genetic Psychology Monographs,* indiquait que le dossier des enfants-loups était falsifié : des personnes de confiance qui avaient côtoyé J.A.L. Singh affirmaient alors ne jamais avoir vu l'enfant marcher à quatre pattes. Par contre, ils témoignent que Singh était brutal avec Kamala qui semblait terrorisée. Il la tenait à l'écart et ne la sortait que pour l'exhiber à ses visiteurs. Parmi ces témoins, il y avait l'instituteur de l'orphelinat et d'autres missionnaires de passage[8].

Mais cette première contre-enquête ne trouva pas d'éditeur et resta confidentielle. Deux ans plus tard, Bergan Evans, auteur de *The Natural History of Nonsense* (1961) dénoncera les inconséquences des récits d'enfants sauvages. Il s'en prend particulièrement au récit de Kamala et Amala, truffé selon lui de « *nonsense* » et plus digne des contes pour enfants que de la recherche scientifique. Mais ces doutes et ces critiques resteront isolés.

Finalement, il fallut attendre… 2007, pour que la supercherie soit enfin révélée, grâce à l'opiniâtreté d'un chirurgien français, Serge Aroles, qui a entrepris depuis plusieurs années une longue et patiente enquête sur le cas des enfants sauvages[9]. À propos de Kamala et Amala, notre enquêteur s'est déplacé aux États-Unis et en Inde, où il a retrouvé les documents et de lointains témoins de l'affaire. Il apparaît clairement au terme de son enquête que les enfants-loups sont une pure escroquerie scientifique.

8- *Genetic Psychology Monographs*, 1959, n° 60, pp.117-193.

9- S. Aroles, *L'Énigme des enfants-loups,* éd. Publibook, 2007.

## Collection « Petite Bibliothèque de Sciences humaines »

*Le Dictionnaire des sciences humaines*, Jean-François Dortier, 2008 (2e édition actualisée).

*La Bibliothèque idéale des sciences humaines*, Véronique Bedin, Martine Fournier (dir.), 2008.

*Géopolitique de l'alimentation*, Gilles Fumey, 2008.

*La Mondialisation. Émergences et fragmentations*, Pierre-Noël Giraud, 2008.

*L'Intelligence de l'enfant*, Martine Fournier, Roger Lécuyer (dir.), 2009.

*Qu'est-ce que l'adolescence ?*, Véronique Bedin (dir.), 2009.

*La Psychologie*, Elisabeth Demont, 2009.

*La Sociologie*, Xavier Molénat (coord.), 2009.

*Le travail sous tensions*, Michel Lallement, 2010.

## Hors collection

*Abécédaire scientifique pour les curieux*, Mathieu Vidard, coédition France Inter, 2008.

*Abécédaire scientifique pour les curieux*, saison II, Mathieu Vidard, coédition France Inter, 2009.




Achevé d'imprimer en novembre 2009

Par Lannooprint

Dépôt légal : quatrième trimestre 2009